

« J'habite l'azur noir » – Victor Hugo en exil

Marie-Ève Sévigny

Volume 8, Number 1, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévigny, M.-È. (2011). Review of [« J'habite l'azur noir » – Victor Hugo en exil]. *Entre les lignes*, 8(1), 28–29.

« J'habite l'azur noir » – Victor Hugo en exil

C'est l'histoire d'une révolution volée, telle qu'on en lit trop souvent dans les journaux, un soulèvement populaire qui ne change que la couleur du tyran. Nous ne sommes ni à Cuba ni en Iran, mais en France. Le proscrit s'appelle Victor Hugo. Et son exil enfantera de sublimes monstres littéraires. / Marie-Ève Sévigny

Le 11 décembre 1851, un dénommé Jacques-Firmin Lanvin passe la frontière entre la France et la Belgique. Victor Hugo doit s'expatrier, pour s'être opposé au coup d'État de Napoléon III. Il ignore entreprendre un exil de près de 20 ans, qui l'entraînera de Bruxelles aux îles Anglo-Normandes.

LE « PROSCRIT SATISFAIT » : BRUXELLES (1852)

Au départ, Hugo ressent davantage l'ivresse que le malheur de sa situation. En homme de sa génération, il a non seulement été habitué aux tourments révolutionnaires, mais on pourrait presque dire que son âme ardente en a besoin. Qui plus est, il est accueilli en héros à Bruxelles, au vu et au su des autorités, qui s'inclinent devant le père de *Notre-Dame de Paris* (1831) et de quantité de drames romantiques (*Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion Delorme*, etc.). Aussi, tel qu'Hugo l'écrit à sa femme Adèle (temporairement retenue à Paris), il est « un proscrit satisfait ».

Il faut dire que l'exil vient de réveiller une muse dont il avait jusqu'ici sous-estimé la puissance : la colère. À peine installé à Bruxelles, il s'attelle à la rédaction d'un pamphlet vitriolique, *Napoléon le Petit*, où il rabaisse le nouvel empereur français à la caricature de son oncle, le grand Napoléon 1^{er} : « [C]e que le lion n'eût pas osé, le singe l'a fait! [...] La civilisation, le progrès, l'intelligence, la révolution, la liberté, il a arrêté cela un beau matin [...]! » Dès sa parution, l'ouvrage a en quelques jours le retentissement de ce qu'aurait aujourd'hui une page Facebook dont chacun s'envoie l'hyperlien. En un an, le livre devient la bible clandestine de l'Europe républicaine. Et son auteur, devenu un hôte embarrassant, est prié de quitter la Belgique.

JERSEY : LES CHÂTIMENTS ET LES CONTEMPLATIONS (1852-1855)

Étrange exil que celui qui s'ouvre à Jersey – en Angleterre, mais à 50 km des côtes françaises. Victor Hugo ayant la voix qui porte, on imagine bien qu'il sera entendu jusqu'à Paris. Et le succès de *Napoléon le Petit* n'a pas apaisé sa révolte : « Ce misérable n'était cuit que d'un côté, écrira-t-il à un ami (en mars 1853), je le retourne sur le gril. » Le feu en question est celui de la poésie, et Hugo s'y sait tout-puissant. *Les châtiments* lance un appel à la résistance quant à un pouvoir usurpé, que le peuple reprendra nécessairement, puisqu'il est dans son droit : « Mais tu t'éveilleras bientôt, pâle



Victor Hugo à Jersey (photographié par son fils Charles).

et terrible / Peuple, et tu deviendras superbe tout à coup. / De cet empire abject, borborygme, égout, / Tu sortiras splendide, et ton aile profonde, / En secouant la fange, éblouira le monde!» Le recueil paraît clandestinement à Bruxelles le 21 novembre 1853. Mais les frontières françaises s'étant resserrées, peu d'exemplaires passent en France.

Déçu, Hugo ressent les premières amertumes de l'exil, associant même sa maison de Marine-Terrace au « tombeau ». Faut-il s'étonner de l'image de la part d'un homme qui, après trois décennies de vie parisienne intense et glorieuse, se voit claustré dans un monde parallèle? « L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, écrira-t-il plus tard (1856) à l'écrivain Abel-François Villemain, il m'a presque détaché de la Terre, et il y a des instants où je me sens comme mort et où il me semble que je vis déjà de la grande et sublime vie intérieure. Alors la pensée de tous ceux qui m'ont été doux dans cette ombre humaine me revient. » D'entre tous ces fantômes, le plus persistant reste celui de Léopoldine, sa fille bien-aimée, noyée en 1843, une mort dont il reste inconsolable. Le chagrin de l'exil, en réveillant celui du deuil, génère chez Hugo une exploration du désespoir :

Les contemplations (1856). Dédiée « à celle qui est restée en France », l'œuvre fait de Léopoldine le vecteur d'une immense déclaration d'amour à la patrie, où la nostalgie



Encre de Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer: Gros temps, la Durande*.

du paradis perdu fait questionner la fatalité, l'immortalité, l'absolu... Les drames personnels de Hugo, comme les tourments de la France, se trouvent magnifiés par *Les contemplations*, dont le succès est immédiat. Le poète vient de renouer avec la gloire – ainsi qu'avec l'indépendance financière.

HAUTEVILLE HOUSE (1856-1870)

Entretemps, Hugo avait dû remballer ses paquets, les Jersiais se lassant de toutes ses lettres publiques (non seulement contre le Second Empire, mais aussi la reine d'Angleterre). Le 31 octobre 1855, l'écrivain déménage à Guernesey, l'île voisine, avec femmes (l'épouse et la maîtresse) et bagages.

La bonne fortune des *Contemplations* lui permet d'acheter une imposante maison, Hauteville House, qu'il se passionnera de décorer, avec toute la mesure qu'on lui connaît. «[N]'ayant plus la patrie, écrit-il à l'écrivain Jules Janin, je veux avoir le toit.» Il acquerra bien davantage – soit l'ancrage nécessaire à la concentration de son écriture.

«Rendez-vous compte de l'état de mon esprit dans la solitude splendide où je vis, écrit-il au jeune poète belge Franz Stevens (1856), comme perché à la pointe d'une roche, ayant toutes les grandes écumes des vagues et toutes les grandes nuées du ciel sous ma fenêtre. J'habite dans cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer, et, devant tous ces prodigieux spectacles et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu.» C'est le début d'un mythe – celui du cabinet de travail en nid d'aigle, et du poète-océan dont la plume s'abreuve à la mer. À Hauteville House jailliront *La légende des siècles* (1859), *William Shakespeare* (1864), *L'homme qui rit* (1869)...

Et *Les misérables*. Contrairement à ce que l'on se plaît à répéter, la majeure partie du roman a été écrite avant l'exil, mais Hugo l'achèvera à Guernesey. En 1861, il en rédige la dernière

partie, relit l'œuvre de bout en bout, se corrige, recorrige, envoie chaque chapitre à ses éditeurs bruxellois, révisé les épreuves... Le 30 mars 1862, *Les misérables* paraissent en Belgique. Et le 3 avril suivant, Jean Valjean, Cosette et Gavroche rentrent en France... huit ans avant leur créateur.

Mais l'œuvre romanesque traduisant le plus fidèlement l'exil maritime de Hugo reste sans doute *Les travailleurs de la mer* (1864), où Gilliat, marin épris d'absolu, abandonne le monde terrestre pour celui des chimères maritimes. Roman d'aventures extrêmement lyrique, où l'océan brasse l'ordre et le chaos, *Les travailleurs* permet à Hugo d'explorer les confins de sa propre création – entre autres par des encres de Chine (grandioses : il a donc tous les talents!) qui illustreront son roman.

« QUAND LA LIBERTÉ RENTRERA... » (1859-1870)

En 1859, l'Empereur amnistie tous les exilés politiques. Nombreux sont les proscrits qui rentrent alors en France. Mais c'est bien mal connaître Hugo que de s'imaginer qu'il suivra le troupeau : «Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, répond-il avec panache le 18 août, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai.»

Ce n'est que le 5 septembre 1870, après la chute de l'Empire et la proclamation de la République, qu'il rentre enfin au pays. À la gare du Nord, une foule immense est venue accueillir celui qui incarnera désormais l'âme républicaine et la liberté d'expression. À sa mort, ils seront deux millions à suivre son cercueil, de l'Arc de Triomphe au Panthéon.

L'écrivain Paul Meurice, grand ami de Victor Hugo, publiera alors l'un des manuscrits posthumes du poète (*Océan*), où l'on pourra lire : «Je suis un oiseau de solitude, un oiseau de mer, un oiseau de nuit. J'ai le calme ténébreux; mon esprit vit sous les astres dans la sérénité nocturne. J'habite l'azur noir.» Peut-être est-ce en effet sa véritable patrie. ✨

BIBLIOGRAPHIE

Vu la liste impressionnante des œuvres hugoliennes, il était impossible d'énumérer ici tous ses écrits. Nous avons convenu de ne garder que ceux concernant l'exil.

Victor Hugo, «Ce que c'est que l'exil», dans *Actes et paroles*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1968.

Les châtiments, Paris, Garnier Flammarion, 1998.

Les contemplations, Paris, Gallimard (Folio), 2010.

Les misérables, Paris, Gallimard, 1951 (Bibliothèque de la Pléiade).

Les travailleurs de la mer, Paris, Le Livre de Poche, 2002.

«Océan», dans *Œuvres complètes*, 28, Lausanne, Éditions Rencontre, 1968.

Le droit et la loi et autres textes citoyens, Éditions 10/18, 2002.

Françoise Heilbrun et Danielle Molinari, *Victor Hugo, photographies de l'exil*, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1998.

Pour visiter Hauteville House à Guernesey : francais.victorhugo.gg